

LE TEMPS D'ANDRÉ GREEN – Au retour d'une courte semaine de vacances entre Noël et le Jour de l'an, mon attention a été attirée par plusieurs patients, de manière chaque fois différente, sur la question du temps.

Axel s'est présenté, tel le lapin d'Alice au pays des merveilles, avec la ferme résolution de régler définitivement sa propension au retard. Il commencera d'ailleurs les deux séances suivantes, en évoquant sa surprise après s'être entendu dire : « Il faut vraiment que je sois en retard », puis : « Je vais essayer d'être en retard ».

Bertrand a terminé la sienne en proclamant sur un ton sentencieux, à propos de la remémoration d'une scène vécue douloureusement il y a une dizaine d'années : « Pour moi, le temps a un effet loupe ! »

Sylvestre, très bouleversé, me rapporte un rêve œdipien fait vingt-cinq ans auparavant, qui lui est revenu pendant la semaine de séparation, avec des effets dévastateurs. Le décès relativement récent de son père confère une coloration particulière à ce retour mnésique.

Aurélie, en fin de séance, approche l'élucidation d'une sérieuse et embarrassante manifestation psychosomatique survenue pendant cette même semaine, à travers la remémoration d'une trace conservée chez sa mère pendant une quinzaine d'années, qui rappelait en les exposant les circonstances du suicide de son père, vingt-deux ans plus tôt.

Pénélope enfin, mère d'une petite Sandra d'un an, s'accroche aux forums sur Internet, à la recherche d'un prénom pour la fillette, comme si elle allait accoucher incessamment.

Accélération, renversement, mise en léthargie, réversibilité, le temps s'invite insidieusement, ou de manière percutante, avec ses effets de réverbération rétroactive et d'anticipation annonciatrice,

divulguant son caractère hétérogène. La fameuse hétérogénéité diachronique qu'André Green a développée dans deux de ses ouvrages.

Outre leurs histoires respectives et le travail de remaniement propre à chacun de ces patients dans le cadre de son analyse, deux aspects me semblent jouer un rôle significatif dans l'apparition de la dimension temporelle : cette semaine de séparation se révèle particulière en ce qu'elle convoque, dans la réalité, un retour de la famille, présente, incomplète ou absente, à l'occasion de Noël, et en ce que le Nouvel An inaugure la confrontation obligée à la flèche du temps que constituent le changement d'année civile et la coutume sécularisée d'adresser des vœux. La séparation d'avec l'analyste réactive peut-être, pour certains patients, l'épreuve de la reconnaissance de l'objet comme séparé, à l'occasion de la perte de l'objet narcissique. « Cette liaison à l'autre est contemporaine, consubstantielle et coextensive à l'ouverture au temps » (Green, *Le Temps éclaté*).

Alors moi, je m'imagine transportée dans un train, cette mécanique contenante, aveugle, qui roule à vitesse constante (ça me rassure), et qui matérialise le temps chronologique. « Les rails irréversibles qui déploient le pays déballent, déballent, déballent... » (Maylis de Kerangal, *Tangente vers l'est*). La terre défile à 200 km/h, la cadence, monotone, favorise une glissée vers une douce somnolence.

J'aperçois Axel qui parcourt à la hâte les wagons, absorbé par sa procrastination et anticipant toujours trop tard. Bertrand est hypnotisé à l'arrière du train par le déroulement du paysage dont il inverse la perspective. Les rails s'écartent à l'infini. Sylvestre s'éveille dans sa couchette et découvre avec effroi, par la fenêtre, les montagnes, qui indiquent à l'évidence le chemin parcouru pendant son sommeil et, par voie de conséquence, les changements survenus dans son environnement proche. Aurélie scrute dans la vitre, non pas son reflet, mais un œil, celui de son père, cet homme « comme occupant dans le Temps une place autrement considérable que celle si restreinte qui [lui] est réservée dans l'espace, une place, au contraire prolongée sans mesure, puisqu'il touche simultanément, comme un géant, plongé dans les années, à des époques vécues par lui, si distantes, – entre

lesquelles tant de jours sont venus se placer – dans le Temps » (Proust, *À la recherche du temps perdu. Le Temps retrouvé*). Pénélope, mue par sa pulsion de mort, cherche à rejoindre l'arrière du train, comme si elle pouvait remonter le temps, anéantir les effets de l'avancée du transport en commun. Je pense à Freud, qui, dans « L'inquiétante étrangeté » (1919), raconte comment, dans un compartiment de wagon-lit, il a pris pour un intrus un « monsieur d'un certain âge en robe de chambre, le bonnet de voyage sur la tête » : sa propre image renvoyée par le miroir de la porte de communication avec les toilettes. André Green et Sigmund Freud m'accompagnent bien entendu dans ce voyage imaginaire. J'ai beau savoir que le père fondateur détestait les voyages en train, je n'entreprends jamais d'aventure analytique sans eux deux.

C'est pendant ces rêveries de voyage en train-temps chronologique, me transférant avec mes patients, leur temps sensible et leur mémoire involontaire que j'apprends – nous sommes dimanche 22 janvier – qu'André Green est mort. Et là, la locomotive s'immobilise brutalement.

Descend-il de mon train ? Ou bien ce cortège de wagons devient-il une représentation de la diachronie ? Les raisons pour lesquelles le train incarne pour moi l'image du temps sont multiples. L'une réside dans les différentes résonances auxquelles me renvoie le signifiant « train ». Le train pulsionnel à vapeur (celui de *La Bête humaine*), dont le rythme de l'avancée se revendique à travers le jeu des bielles d'accouplement, les respirations des cheminées, le cri de l'effort, se mêle dans mes divagations oniriques à l'Orient-Express, au Transsibérien, aux TGV et autres Eurostars devenus électriques, aux trains de la mort, aussi : le dedans et le dehors, les histoires et l'Histoire. Dans le transfert, les repères spatio-temporels se brouillent. Là, le train a déraillé. André Green est descendu. Hier, je le savais mourant. Aujourd'hui, je découvre avec stupéfaction qu'il était mortel.

« J'irai droit au but en affirmant que la prise de conscience n'est rien d'autre que la conscience du Temps » (*La Diachronie*), écrivait-il dans une de ses formules saisissantes. Sans doute, mais pour l'instant,

c'est plutôt l'« affect étranglé » qui me caractérise. L'horloge s'est arrêtée.

« Le temps [...] se met à exister. Le seul temps qui était perceptible jusqu'alors était celui des angoisses survenant lors des expériences de séparation, de la crainte d'abandon et surtout celle de la perte définitive de l'objet dont il était impossible de se remettre. » (*Le Temps éclaté*) Ces mots résonnent tout autrement à présent. Par la simultanéité d'un éprouvé du temps chronologique et du temps sensible dans le transfert, j'expliquais la survenue de la question temporelle dans les séances d'Axel, Bertrand, Sylvestre, Aurélie, Pénélope : séparation, et changement d'année civile. Séparation définitive et nouvelle « découpe du temps » (J.-B. Pontalis, *Avant*) : avant le 22 janvier 2012, et après... Je sais à présent dans quel train nous circulations : celui de Freud, de l'Inquiétant, où les secousses produisent d'étranges retours d'archaïque. □ Danièle Agostini Austerlitz